

Bonnes irrésolutions

Comment débiter l'année sans le pacte d'un changement? Car les grandes dates font le bilan pour nous. À côté des absolus de la naissance, du mariage, de l'enfantement et de la mort, le Nouvel-An tient un second rang inoffensif mais incitatif. À chaque 1er janvier, notre moi le plus secret vient se coller à notre oreille et nous chuchote: «Qui seras-tu?»

Peut-on vraiment changer? La réponse est trop évidente: «Je continuerai d'être ce que je suis.» Comme toutes les choses du monde, nous sommes un corps avec ses caractères propres, son existence déterminée, que certains ont nommée «destin». Les bonnes résolutions seraient-elles donc illusoires, comme un verre d'eau qui voudrait devenir chameau? On objectera que nous ne sommes pas des objets, mais des êtres conscients d'eux-mêmes, et par conséquent capables de changement, tout comme on peut faire fondre un verre pour en faire une verroterie chamelière. Prenant conscience d'être alcoolique, paresseux, inattentif à ses enfants ou à son époux, on peut s'efforcer de faire fondre ses habitudes pour en façonner de nouvelles. Le 1er janvier jouerait ainsi le rôle de point fixe sur lequel faire levier pour soulever l'avant vers l'après, le soi ordinaire vers le soi meilleur.

Le problème, c'est que les bonnes résolutions échouent la plupart du temps, nous rappelant à l'humilité. Aussi les bonnes résolutions confirment-elles à la fois l'inertie de ce que nous sommes et la nébulosité de ce que nous voulons être. Notre conscience ne serait qu'un épiphénomène, le miroitement d'un être déterminé à faire ce qu'il est, tout en s'éclairant d'une conscience impuissante. «Les hommes ne se croient libres que dans la mesure où ils ignorent les causes qui les déterminent», disait Spinoza, renvoyant les bonnes résolutions de ce qui devrait être à la mauvaise connaissance de ce qui est.

Est-ce à dire qu'on est bloqué dans notre identité comme un rat dans sa cage, condamné à courir plus ou moins vite, sans jamais pouvoir changer d'horizon?

Non. Il y a des conversions. Il y a des alcoolismes sevrés, des sorties de placard, des rêves risqués soudain entrepris, à la faveur d'un accident de la vie, d'un amour fou, d'une décision imprévisible. Le changement est parfois spectaculaire, ou seulement perceptible après que l'inflexion initiale a eu le temps de conduire à une divergence manifeste. C'est de ces pivots-là dont on se souvient, à l'heure du dernier bilan. Mais aucun d'eux n'attend le 1er janvier, parce qu'ils partagent la singularité de l'individu qui les expérimente. Sommes-nous réduits à une impuissance de second rang, à l'attente d'un changement inexplicable? Ne s'enferme-t-on pas dans une nouvelle cage, non plus fixe et circulaire, mais discontinue et involontaire?

Nous ne pouvons décider de changer, c'est entendu, mais nous pouvons nous y préparer. Ce n'est pas une décision instantanée, conforme à un ordre abstrait, souvent teinté d'impératifs sociaux et de préjugés culturels. C'est une irrésolution. C'est le maintien conscient, personnel, souvent inconfortable, d'une incertitude sur ce qu'il faut faire, d'un doute sur ce que nous sommes, d'un flou enrobant le sens de ce qui est. Car ce qui nous empêche de changer est moins une identité interne qu'une pensée extérieure qui, au jour le jour, nous enjoint de correspondre à ce que nous pensons devoir être. Nos vraies résolutions sont quotidiennes, de continuer comme hier.



Guillaume von der Weid
Philosophe en éthique